

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre DEL BOCA

Impressions de voyage (Nigéria)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 145-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Impressions de voyage

Nigeria

Nigeria, Ghana, Côte-d'Ivoire, avant mon départ vous n'étiez pour moi que des noms inscrits sur une carte en lettres majuscules plus ou moins grandes afin de ne jamais dépasser cette ligne fantaisiste et apatride que l'on appelle « frontière ».

Nigeria, Ghana, Côte-d'Ivoire, hier je ne vous distinguais pas l'un de l'autre, vous étiez sans âme, sans peuple, sans coutumes, sans nationalité, ...impersonnels. Vous n'étiez que l'Afrique, ce continent placé sous l'Europe, ce passeur du détroit de Gibraltar, ce conquérant avide de terres vers Dakar et le golfe d'Aden, ce conquérant fatigué disparaissant dans les flots vers le Cap après avoir, dans un chant du cygne, jeté Madagascar dans l'Océan Indien.

Nigeria, Ghana, Côte-d'Ivoire, j'ai vécu sur vos territoires, j'ai franchi vos frontières et j'en ai gardé quelques impressions et quelques images parfois difficiles à faire partager, mais qui donnent de la couleur et du relief à chacune des lettres qui composent vos noms.

Que m'importe maintenant la grandeur de vos territoires, le nombre de vos habitants, le débit de vos rivières ou le nom de vos dirigeants. Ce que j'ai gardé au fond de moi ne se trouve pas dans un livre de géographie ni même dans une encyclopédie...

« L'avion n'est pas un but ; c'est un outil, un outil comme la charrue »
(Saint-Exupéry)

Lorsque la porte de la carlingue se fut refermée, je sentis confusément que cet avion, cet air qui venait d'être emprisonné, cet espace clos prolongerait durant le trajet la sensation que je n'avais pas encore quitté ce coin de terre, cette Europe, sa vie, sa race, sa culture, son aisance matérielle. J'en voulais un peu à ce sillon dans le ciel, fil d'Ariane invisible, d'être un lien avec ce que je venais de quitter.

Confortablement assis, les yeux avides de tout enregistrer, je me sentais comme le spectateur de cinéma, captivé par l'écran mais n'oubliant jamais complètement qu'il se trouve dans un siège. Et pourtant j'étais

dans une situation privilégiée : le monde comme écran et l'œil comme caméra. Mais la rapidité du changement et le fait que cette terre d'Afrique défilait à dix mille mètres au-dessous de l'avion créaient dans mon esprit une barrière infranchissable entre la réalité et moi.

Déjà Alger, pressée sur la mer, blanchie par le soleil. Encore l'Europe, ou presque. Puis le désert, ce Sahara qui sur les bancs de l'école m'avait tant impressionné. Je le croyais blanc, dévoré par des rayons implacables. Il est là, d'un beau rouge orangé, harmonieusement vallonné et marqué d'une longue balafre jaunie qui relie la mer à l'océan. Quelle merveilleuse maquette : aucun détail n'a été oublié ! Je me revois, apprenant laborieusement dans un vieux livre de géographie au rares images en noir et blanc : « Le Sahara est un immense désert de x km², peuplé çà et là de Maures, de Touaregs et de Berbères, nomades pour la plupart. Il est parsemé de rares oasis où les habitants viennent s'approvisionner en eau... »

Et voilà qu'après des années cette fiction devient réalité. Je réalise alors que dix pauvres kilomètres séparent deux civilisations : ici l'une des plus importantes réalisations de la technique moderne, là en bas des êtres humains à peine effleurés par le progrès... Il n'y a pas que le temps qui sépare les siècles et les civilisations, l'espace le peut aussi.

Des cahotements provoqués par la piste en terre battue me tirent de mes pensées, les moteurs se taisent, la porte s'ouvre. Aussitôt une bouffée de chaleur m'enveloppe, humide, collante. Le ciel est tout étoilé, ...il fait chaud. Une heure et demie de retard sur l'horaire parce qu'à Genève, dans le froid de novembre, le brouillard jouant avec quelques flocons de neige flânait douillettement au bout de la piste... C'était il y a six heures à peine.

La « charrue » est arrivée au bout du champ, le soc est sorti de la terre pour repartir demain, parallèle, dans la direction inverse. Le fil d'Ariane est rompu, je reste, je suis en Afrique.

Le sourire, trésor nigérien

Dès mon premier contact avec les Nigériens je fus surpris par une espèce de méfiance à l'égard du blanc et le sourire épanoui de presque tous les habitants, jeunes ou vieux. Un sourire fascinant, reflété par de grands yeux brillants où semblait voguer une réelle joie de vivre. Cette manifestation de joie contrastait tellement avec l'environnement et la pauvreté que je ne puis, aujourd'hui encore, en expliquer les motivations et les raisons profondes.

Quittant la campagne trop hostile et pas assez rémunératrice, la population de l'intérieur du pays se déplace vers les grands centres, préférant végéter dans l'inaction plutôt que de travailler durement pour un maigre

salaires. Tous ces gens se retrouvent là, agglutinés le long des rares pistes reliant les points névralgiques du pays. Des cases faites de terre et recouvertes de feuilles de palmier ou coiffées de tôles rouillées et chauffées comme de vieilles bouilloires par un soleil trop brûlant. Des ruelles poussiéreuses d'où sort en courant une ribambelle d'enfants qui effraient au passage quelques poules déplumées et ces petites chèvres noires, osseuses, que l'on rencontre partout et qui depuis longtemps déjà n'ont plus vu de tendres étendues vertes. Sur le sol jonché de débris que l'on pousse parfois dans des caniveaux bouchés où stagne une eau verte recouverte d'une fine couche de poussière provenant des nuages que soulèvent les véhicules... des femmes. Assises qui derrière de petits tas de racines de manioc et de yam, qui derrière des bananes ou des ananas, portant leur dernier-né adroitement installé sur leur dos, elles attendent un éventuel acheteur, aujourd'hui ou peut-être demain, qu'importe, le temps n'a pas de prise parce qu'il n'a pas de prix. Aucune résignation dans leur regard et pourtant demain ne sera qu'un autre aujourd'hui. Au contraire, toujours ce sourire mystérieux transforme à tel point cette désolation que la honte nous envahit nous qui avons tout... ou presque. Le sourire que nous leur rendons est terne, il manque de spontanéité, il répond, oui, mais combien faussement.

J'aurais voulu apprendre ce sourire et surtout le comprendre. Cette richesse restera toujours pour moi le trésor des Nigériens. Il a réussi à me faire oublier totalement durant tout mon séjour qu'il y a peu de temps encore une guerre terrible déchirait le pays.

La femme nigérienne, magicienne de la couleur, de l'élégance et de la grâce

Lorsqu'un magicien fait sortir de son haut-de-forme noir la blanche colombe, l'œil du spectateur est peut-être moins admiratif de la manipulation que du contraste entre le couvre-chef et cet oiseau immaculé et gracieux.

Au Nigeria le haut-de-forme c'est la rue ; celle du village comme de la ville, celle du centre de la capitale comme de ses bidonvilles. Large ou étroite, rue ou ruelle, qu'elle débouche sur une place de marché ou sur une sombre courette de case, peu importe, le tour de magie réussit à chaque fois, il suffit de regarder quelques instants.

Semblant sortir de l'irréel, une, deux, trois... dix femmes apparaissent drapées (en général les « robes » ne sont que le résultat du drapage savant d'un tissu) dans des étoffes éblouissantes. Vives couleurs aux nuances infinies, harmonieusement mariées dans les formes les plus diverses et les plus audacieuses. J'avais l'impression que, des couleurs fondamentales, je n'avais jamais connu jusqu'à ce jour que quelques pâles possibilités. Un mot me vint aussitôt à l'esprit : la « mode ». En un

instant elle venait de perdre une grande bataille. Au Nigeria pas de mannequin à la « beauté » étudiée, aux gestes stéréotypés derrière lesquels il n'est pas possible d'oublier la maquilleuse, le couturier et son impressionnant état-major chargé de faire acheter l'illusion du charme. Tout simplement des femmes jeunes ou moins jeunes dans des vêtements de lumière. Il m'a fallu plusieurs jours pour découvrir que les couleurs n'étaient pas la seule cause de cette magie ressentie à chaque occasion.

Habituéés dès leur plus jeune âge à porter toute charge sur la tête, les femmes acquièrent une démarche sans à-coups, fort harmonieuse, leur permettant de monter un escalier, de descendre d'un trottoir, de franchir un fossé ou n'importe quel obstacle avec un glissement imperceptible.¹ Elles donnent toujours l'impression de marcher sur un nuage avec ce qu'il faut de mouvement pour permettre aux rayons du soleil d'apporter leur contribution en faisant chatoyer les plis du tissu au gré de leur fantaisie.

Plus encore que la féerie des couleurs, plus encore que l'élégance et la grâce, c'est l'inexplicable présence de tout cela dans un décor trop souvent sordide qui tient de la magie. Il suffit d'ouvrir n'importe quel journal de mode pour se rendre compte que les collections sont présentées dans un décor choisi. La recherche du contraste est évidente, comme est évidente sa fausseté. En effet, jamais l'acheteuse d'un modèle quelconque ne se trouvera un jour dans le même décor que celui de la présentation photographique. Au Nigeria, aucune recherche de contraste, il est naturel, quotidien. La couleur et la grâce (elle aussi naturelle) y acquièrent une dimension que seule la femme nigérienne est capable de leur donner.

Par goût d'un certain mystère et par pudeur peut-être, je n'ai pas désiré savoir comment malgré la pauvreté et ses immuables conséquences les femmes nigériennes trouvaient le moyen d'accrocher le soleil à leurs habits... Dès que l'on connaît le « truc », le tour de magie perd son auréole de lumière, une auréole que je n'ai revue ni au Ghana ni en Côte-d'Ivoire. Jamais je ne regretterai ce manque de curiosité.

Le temps suspend son vol

Le temps, maître auquel nous accordons une place de choix dans notre vie, surtout lorsque temps s'écrit a-r-g-e-n-t, s'est paré de la couronne d'empereur le jour où nous sommes devenus des sujets soumis à lui non seulement dans notre travail mais aussi dans nos loisirs et parfois même dans nos sentiments. Son emblème rond, plat, fiché de deux aiguilles

¹ Les mannequins ne passent-ils pas de longues heures avec un livre sur la tête pour acquérir une démarche qui n'est pas naturelle chez la femme européenne ?

trop agitées à notre gré, reste constamment à portée de notre regard, là, étroitement fixé à notre poignet.

Au Nigéria plus encore qu'au Ghana et en Côte-d'Ivoire le temps a échoué dans ses conquêtes. La nuit succède au jour sans donner l'impression que quelque chose se modifie. Seules les villes paraissent soumises à un horaire, et encore. Il suffit de se rendre en banlieue, dans les bidonvilles pour découvrir une animation nocturne presque aussi grande que durant le jour.² Tout au plus peut-on dire qu'il y a moins d'enfants dehors ou plutôt éveillés, car ce qui frappe ce sont les gens qui dorment à même le trottoir³, dans le bruit des véhicules qui défilent et parmi les gens qui ne sont pas encore couchés ou déjà éveillés ! Ici on enjambe un corps, là on en fait le tour, mais rien ne s'arrête pour autant, notre temps passe, leur vie s'écoule. La durée est la même pour chacun, mais nous seuls marquons le temps qui nous le rend bien.

Plus frappante encore cette vision d'une femme seule sur le bord de la piste, en pleine brousse, portant en équilibre parfait sur sa tête une écuelle, un bidon, un ballot ou que sais-je encore et se rendant on ne sait où... Le dernier village dépassé est à trente ou quarante kilomètres et le prochain n'est pas beaucoup plus près. Elle est partie de chez elle il y a peut-être deux jours pour aller acheter ou vendre quelque chose, là-bas, plus loin encore. Quand rentrera-t-elle ? Le sait-elle elle-même ? Probablement pas. Pour l'instant elle marche vers un but qui nous paraîtrait toute une expédition.

Quoi de commun entre cette femme et la femme européenne ? Rien, ou si peu. Nous sommes habitués à concevoir la mère de famille mettant rapidement de l'ordre dans son ménage pour avoir le temps de vite faire quelques achats (en voiture de préférence pour économiser de précieuses minutes) et regagner sans détours la maison afin de préparer rapidement un dîner « vite fait ». Et durant tout ce temps, combien de fois n'a-t-elle pas regardé sa montre avec énervement parce que la circulation n'était pas assez fluide ou parce qu'elle n'a pas trouvé « la » place de parc à l'endroit où elle voulait stationner, ou encore parce qu'elle est « tombée » sur une connaissance qui a désorganisé son horaire... Au Nigéria, rien de tel, le temps est offert gratuitement, les indigènes le prennent avec respect, sans le brusquer.

² Ceci est d'autant plus étonnant que l'électricité n'existant pas en dehors du centre des villes, l'éclairage n'est assuré que par des lampes à huile ou à pétrole.

³ Dans les villages de brousse au contraire, les gens dorment rarement sur le sol. Ils sont toujours juchés sur quelque chose, soit un tronc, soit un escalier, soit un bidon de tôle ou le toit d'une carcasse de voiture, ce qui engendre des positions pour le moins inconfortables dans lesquelles nous serions absolument incapables de trouver ne serait-ce qu'une simple détente... eux, ils dorment. Je pense que cette habitude n'est pas sans rapport avec la faune et plus précisément les serpents.

Mais cette philosophie ou plutôt cette poésie trouve ses limites dans les tentatives d'industrialisation. La confrontation de cette mentalité innée avec les impératifs de la technologie de la rationalisation et de l'organisation est à l'origine de bien des difficultés, difficultés d'autant plus grandes que l'industrialisation signifie toujours présence d'Européens. J'ai peut-être compris pourquoi les Anglais ont été de tous temps les meilleurs colonisateurs : leur flegme les empêche de s'énerver trop souvent !

Un petit exemple vécu : le jour où nous sommes revenus d'Ibadan sur Lagos, la suspension de notre car s'est rompue⁴, ce qui, vu l'état des pistes, excluait toute possibilité de rouler. Le chauffeur s'est vu confier la mission de profiter du temps de la visite de l'Institut de Recherches Nigérien sur le cacao pour aller jusqu'à Lagos changer de car. A son retour — nous étions déjà fort en retard sur notre horaire — il nous a déclaré qu'il n'avait plus d'essence parce qu'il n'avait pas fait le plein avant de partir. Qu'à cela ne tienne, un peu plus un peu moins en retard... Il est reparti avec un grand sourire, ne comprenant pas notre énervement. Il est revenu et nous nous sommes enfin dirigés sur Lagos. J'allais oublier un détail que le chauffeur lui n'ignorait pas : le poste à essence le plus proche se trouvait à... vingt kilomètres environ de l'endroit où nous étions...

Les pistes : cimetières de véhicules

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce sont les carcasses de voitures et de camions tout au long des pistes, dans les fossés bordant ces longues traînées de terre rouge qui m'ont amené à prendre conscience des problèmes presque insolubles de ce pays dit « en voie de développement ». Au Nigéria, comme au Ghana d'ailleurs, les pistes doivent constituer le banc d'essai le plus sélectif pour tester la résistance des véhicules automobiles.

La saison des pluies laisse des fondrières béantes ou des trous qu'il est préférable d'éviter ou de franchir avec d'innombrables précautions si l'on veut éviter d'être catapultés au plafond de sa voiture et de rendre cette dernière aussi inutile que la fameuse machine de Tinguely. Mais cela n'explique pourtant pas le nombre incroyable de véhicules abandonnés au bord des pistes et rapidement happés par une végétation qui ne se soucie que d'étendre son royaume aux dépens du règne minéral. Juste retour des choses.

En effet, à supposer que pareille mésaventure puisse nous arriver sur nos routes, notre première réaction serait de nous faire conduire au

⁴ La durée moyenne de vie d'un car neuf est de dix mois environ !

premier village ou de téléphoner à un garage pour être dépannés le plus rapidement possible. Suivrait alors le processus habituel : location d'un véhicule de remplacement, commande des pièces de rechange, réparation et, à peine quelques semaines plus tard, nous en serions quittes avec une facture plus ou moins élevée ! Au Nigéria et probablement dans maints pays du même continent, rien de tel. Il ne faut pas songer au téléphone, le réseau existant dans toute l'Afrique n'ayant qu'un lointain rapport avec ce que nous avons en Europe.⁵ Quant au village voisin, ses quelques maisons et leurs habitants ne seront d'aucun secours. Alors il faudrait se résigner à faire cent ou deux cents kilomètres pour trouver une ville. Mais là encore ce serait un échec tant il est vrai que les dépanneuses n'existent pas... Et même comment trouver une pièce de rechange ? Il n'en existe que très peu, ce qui fait que l'enseigne suivante : « Pièces de rechange adaptées » (sic) constitue probablement le plus sûr garant du succès pour un garage ! A supposer même que l'opération ne rencontre aucune impossibilité jusque là, il faudrait abandonner, pendant deux ou trois jours, le véhicule et son éventuel chargement pour ne retrouver peut-être au retour que ce que d'autres n'auront pas jugé utile d'emporter.

Reste alors la seule solution raisonnable : pousser le véhicule dans le fossé pour laisser la voie libre. Ainsi finira dans la végétation le produit d'une civilisation technologique encore trop avancée pour un pays n'ayant pas aujourd'hui les moyens de la digérer.

L'Institut de Recherches de Gambari : une île

Le cacao représente la principale exportation du Nigéria qui compte parmi les plus grands producteurs mondiaux de cette fève dont nous faisons le chocolat. L'importance financière de ce produit justifiait pleinement la création à Gambari (entre Lagos et Ibadan) d'un Institut de Recherches sur le cacao, chargé principalement d'étudier les moyens de lutter contre les maladies et les parasites et d'améliorer la production par des engrais ou par des croisements génétiques des différentes sortes de cacaoyers. Chaque jour apporte sa moisson de résultats et les améliorations qui en découlent. C'est ici que se greffe le problème le plus délicat, problème qui jette une note sombre sur un pays aux aspects si attachants.

Comment le fruit de patientes recherches va-t-il sortir de cette île minuscule pour atteindre ces milliers de plantations de trois à cinq hectares ? Comment toucher ces innombrables fermiers perdus dans

⁵ En janvier 1972, la Suisse comptait trois millions deux cent mille appareils téléphoniques alors que l'Afrique entière n'en comptait que trois millions et demi (Statistique American TT 1972).

la brousse et sur qui repose la part la plus importante du revenu de la nation ? Songez seulement à la somme d'efforts et à la diversité de moyens (information, publicité, cours, démonstration, journaux spécialisés, groupements divers, foires agricoles, etc.) qu'il faut déployer en Europe pour faire accepter aux paysans telle nouvelle méthode de culture, tel nouveau produit ou telle nouvelle machine, et vous comprendrez qu'au Nigéria c'est le pari de l'impossible qui se joue.

Outre la double barrière constituée par des moyens d'information inexistant à ce niveau et des moyens de communication rudimentaires, il faut tout d'abord vaincre la méfiance des fermiers, méfiance forgée au sein même de l'animisme, ce puissant frein au progrès. Telle poudre blanche ou rose n'a-t-elle pas une signification maléfique ? Comment atteindre et persuader le fermier si le chef local ou le chef de la tribu s'y oppose ?

Pour peu qu'aucun obstacle de cet ordre ne vienne barrer la route, celui de l'argent reste entier. Comment peut-on demander à un fermier illettré et souvent analphabète, vivant avec femme, enfants et autres parents pas plus instruits que lui, de comprendre qu'en produisant plus il gagnera plus, mais que pour cela il doit d'abord investir dans l'achat d'un appareil ou d'un produit quelconque ? Comment lui faire admettre le principe d'un surcroît de travail avant de voir un résultat effectif ? Bien qu'à ce stade la partie paraisse déjà inégale, le but est encore loin.

A supposer que le fermier accepte le principe de l'achat, il faudra encore le payer, car malgré les efforts de subvention de l'Etat, une partie du prix des instruments et produits de culture du cacao reste à la charge des fermiers. Lorsque l'on sait que le produit de la vente d'une récolte assure à chaque membre de la ferme une somme de dix francs environ par mois, on comprendra mieux la réticence du chef de famille à distraire encore quelques dizaines de francs à l'achat de quelque chose d'« inutile » puisque ses pères n'en avaient nul besoin.

Absence d'information, de possibilités de communications, méfiance, plaie d'argent, autant de barrières, autant de problèmes qui font de Gambari une île dans laquelle, pour l'instant, le travail accompli reste une fleur que l'on cultive pour les seuls yeux de ceux qui s'en occupent.

Si je vous ai parlé de Gambari, c'est parce qu'il illustre le problème de toute la nation. En effet, une fois n'étant pas coutume, appuyons-nous sur un chiffre : 7 %. C'est le taux d'intérêt demandé par les pays qui ont prêté leur concours financier au Nigeria pour assurer son développement. Les revenus du pays ne permettent pas même de rembourser l'intérêt, ...on ne parle pas du remboursement de la dette.

La même piste, un autre avion, direction Accra au Ghana.

Pierre Del Boca